

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*Brownson's Quarterly Review, April 1845.*

ARTICLE V.—*The United States Catholic Magazine and Monthly Review, Edited by Rev. C. J. White and Very Rev. M. T. Spalding. D. D. Baltimore. John Murkhy. Vol. IV. N. 3, march 1845. Svo. p. 44.*

(M. Brownson en faisant quelques notes sur l'ouvrage précité donne un précis des motifs de sa conversion qui seront très intéressans pour les personnes qui ont quelque connaissance des écrits de ce savant.)

Nous faisons quelques remarques sur cette publication périodique, car c'est la plus forte et la plus éminemment catholique de ce pays, et qui mérite d'être prise par tous ceux qui désirent se procurer un excellent ouvrage tout dévoué à l'exposition et à la défense de la doctrine et de la discipline de l'Eglise. Nous prenons aussi de là occasion de faire quelques remarques qui nous sont suggérées par un article inséré dans le numéro qui est devant nous, et qui fait la revue du premier volume de notre propre journal. Tel article est écrit avec habileté mais un peu trop louangeur, et parle de nous en terme au-dessus de notre mérite. Mais ce n'est pas de ce dont nous voulons parler. La plupart du monde aime à avaler les louanges qu'ils peuvent accrocher. Mais des écrivains catholiques, qu'on doit présumer croire et connaître, que le plus grand ennemi de la perfection chrétienne est l'orgueil et la vaine gloire, doivent garder quelques mesures dans les louanges qu'ils donnent à un pauvre pécheur qui probablement ne trouve pas déjà trop aisé de pratiquer l'humilité que sa religion demande.

Le *Reviewer* se reporte sur une opinion qu'on dit que lord Brougham a annoncée relativement à nous. Les papiers-nouvelles qui nous sont amis ont pris une peine considérable pour faire circuler cette opinion. C'est une petite affaire; mais nous avouons que nous souhaiterions qu'on cessât de la répandre davantage: 1. Parce que nous n'avons point, et n'avons jamais eu une grande estime des opinions de My-lord Brougham, sur quoi que ce soit. 2. Parce que nous sommes évidemment persuadé que l'anecdote qui a circulé dans les papiers publics est totalement fausse, au moins en ce qui concerne le lord Brougham, qui en toute probabilité n'a jamais lu une page de nos écrits, et qui n'a même jamais entendu prononcer notre nom. Nous ne sommes pas encore aussi fameux au dehors que quelques-uns de nos amis aiment à le faire croire.

Le *Reviewer*, parlant de nos principes philosophiques, dit que nous sommes "plutôt un éclectique." Maintenant, être appelé un éclectique, c'est pis que d'être louangé par lord Brougham. Il y a quelques années nous avons été éclectique, nous l'avouons, parce que nous avons été dans le cours de notre vie, "toute chose tour-à-tour, et jamais quelque chose longtemps." Mais nous avons abjuré l'éclectisme dans le *Boston Quarterly Review* de janvier 1842, et depuis ce temps, nous n'en avons point été disciple, au moins suivant notre conscience. Après avoir renoncé à l'éclectisme, nous avons cherché à faire un nouveau système de philosophie de notre propre fond, et l'avons appelé *philosophie synthétique*, basée sur des principes totalement contraires à l'éclectisme. Ce système fut notre marotte pendant deux ans et demi, et il nous conduisit, ou plutôt fut ce qui nous conduisit à la porte de l'Eglise Catholique; nous disons à la porte, car quoique nous pensions dans le temps qu'il ouvrirait le temple même et qu'il nous portait jusque dans le sanctuaire réellement, il ne nous conduisit que jusqu'à la porte, et encore, très accidentellement et non pas nécessairement. La vérité est, que devant ces deux ans et demi nous avons beaucoup parlé de l'Eglise, et même dogmatiquement, et nous n'en connaissons que ce que nous en avons appris de ses ennemis, les éclectiques français, les Saints-Simoniens, et les protestans. Il n'y a encore qu'un an, nous n'avions lu que deux livres: catholiques *Fin de la controverse de Miller* et le *Catéchisme de Trente*, et encore bien partiellement. Nous n'avions jamais vu et entretenu un catholique instruit, sur le sujet de religion, la valeur d'une heure entière, dans toute notre vie, et par conséquent nous ne pouvions avoir qu'une bien petite teinture de la religion catholique. Nous nous faisions seulement une idée de ses dogmes, d'après la connaissance des dogmes opposés du protestantisme, et quoique nous devinions souvent juste, le plus souvent nous nous trompions. Cependant nous nous étions formé pour nous-même un catholicisme idéal, exigé et soutenu par notre philosophie, et nous nous imaginions que ce catholicisme idéal était substantiellement ce que l'Eglise catholique croyait, et ce qu'elle professait réellement dans ses articles de foi; ainsi nous décidions, aussi sagement en cela qu'en d'autres choses, que nous étions catholique, et que nous avions découvert une philosophie qui pouvait légitimer l'Eglise catholique, et donner

une base scientifique à toutes ses doctrines.

Telle était notre croyance quand nous avons commencé le premier volume de cette revue, et telle, elle a continué jusqu'après la publication de notre numéro de juillet dernier. Mais notre croyance a cessé d'être telle avant la publication du numéro d'octobre. Que le système de philosophie pour lequel nous avons combattu, en faveur duquel nous avons publiée quelques fragmens soit sains ou non, nous ne nous sentons point capable d'en décider. Nous sommes assuré qu'il ne conduit point nécessairement au catholicisme; mais nous ne savons pas s'il y est nécessairement opposé, et nous ne pourrions le décider qu'après que nous aurons eu le loisir de le revoir, et de le comparer plus soigneusement que nous ne l'avons fait avec les enseignemens de l'Eglise. Notre conversion au catholicisme, appuyée sur autre chose que des bases métaphysiques, a tellement changé notre esprit, nous a présenté un monde de pensées si entièrement neuves pour nous, et nous a rendu capable de voir les choses dans une lumière si différente, et tellement plus claire, que nous avons bien peu de confiance dans la valeur ou la solidité des choses que nous avons avancées sur notre seule autorité avant ce tems-ci. Nous sommes certain que les meilleures choses que nous avons écrites, sont mêlées de beaucoup d'autres que nous désavouerions maintenant. Si dans nos écrits philosophiques, ou dans aucun autre écrit, on trouve quelque chose de contraire à la foi de l'Eglise Catholique, certainement nous le désavouons, et nous sommes bien éloigné de croire qu'aucun de nous ont fait, ou feront aucun progrès en philosophie, (excepté peut-être les succès physiques,) comparables à ceux des anciens docteurs de l'Eglise. Quant à nous, nous avons plus de confiance dans les décisions de Saint-Thomas que dans les nôtres, et quand nous trouvons que nos conclusions diffèrent des siennes, nous regardons cela comme une forte présomption, pour dire le moins, que les nôtres, et non les siennes, sont fausses. Nous nous mettons de côté, nous renonçons entièrement à toute prétention à une philosophie à nous, et nous nous contentons dans cette matière, comme dans les autres, de marcher dans les anciens sentiers, et non dans des nouveaux. Nous ne mettons aucune valeur en ce que nous avons fait, et nous prions nos amis de n'en mettre aucune non plus. Notre vie commence avec notre naissance dans la religion catholique. Nous disons cela, afin qu'aucun ne soit trompé par nos écrits précédens, que nous voudrions pouvoir effacer jusqu'au mois d'octobre dernier, si nous le pouvions, à moins qu'on en excepte les critiques sur Kant, quelques essais politiques et les articles de notre présente revue sur la réforme sociale et l'Eglise d'Angleterre. Nous avons écrit et publié beaucoup depuis vingt ans, mais un petit in-douze contiendrait bien tout ce que nous ne voudrions pas effacer de ce que nous avons publié avant le mois d'octobre dernier.

Nous avons dit que nous pensions que notre philosophie conduisait nécessairement à l'Eglise catholique, nous avons honnêtement cru cela assez longtemps, et quand nous avons commencé ce journal nous n'avions aucun doute que l'Eglise catholique ne fût la vraie Eglise, mais telles étaient alors les vues que nous nous étions formées de l'Eglise que nous pensions fermement, pour un tems au moins, pouvoir rester en dehors d'elle et travailler à amener le public protestant à certaines vues droites de l'Eglise en général. Alors nous disions: "Reste où tu es." Nous pensions faire plus de bien à l'Eglise hors d'elle que dans son sein; et notre rêve était, que nous pouvions en travaillant en dehors des Eglises protestantes préparer les gens à retourner à l'unité catholique. C'était un rêve, à peine un rêve honnête, et de toute manière un rêve bien insensé. La logique demandait un aveu entier et ouvert du catholicisme, et nous avions une grande horreur du péché mortel d'être inconséquent. En outre une autre question nous pressait encore plus fortement, c'était la question du salut de notre âme. Si la religion catholique était la vraie religion, nous ne pouvions être sauvé que dans sa communion. Car admettant même que celui qui est dans une ignorance invincible puisse être sauvé sans être actuellement dans sa communion, cette raison d'ignorance invincible ne nous convenait pas, car nous pensions que l'Eglise catholique était la véritable Eglise. D'ailleurs nous nous trouvions dans le besoin des secours que l'Eglise pouvait nous donner. Il était oiseux de soutenir la nécessité de l'Eglise, et de rester hors de son sein; nous ne pouvions guère maintenir l'intégrité personnelle, et atteindre à la sainteté de vie, pour laquelle l'Eglise et ses sacrements ont été spécialement institués. Et alors se présentait le dilemme: "ou bien cessez de parler de l'Eglise, ou entrez dans sa communion." Nous nous sommes décidé pour le dernier parti, et avons re-

jeté notre doctrine de rester où nous étions.

Lorsque commençâmes nos démarches pour nous instruire, nous supposions que sur toutes les choses essentielles, nous étions déjà un catholique très instruit, et cela par la vertu de notre philosophie. Nous ne fûmes pas détrompé sur le coup; nous commençâmes à l'être par une lettre d'un ami très cher, qui nous avait suivi plus d'un an, dans toutes nos écarts et que nous avions essayé de faire entrer avec nous dans l'Eglise catholique. Cette lettre mit devant nous, dans un jour clair et distinct, les résultats logiques de nos propres spéculations philosophiques et nous fit connaître qu'elles n'exigeaient point que nous entrassions dans l'Eglise catholique. Cela nous convainquit de ce fait; nous découvrîmes alors, ce que nous n'avions point soupçonné auparavant, que nous avions tiré nos conclusions catholiques, non point des données que nous fournissait notre métaphysique (1), mais d'une autre source que nous n'avions point assez distinctement considérée. Nous trouvâmes alors que nous avions marché dans un double sentier de pensées et que nous tirions nos conclusions avec une admirable facilité sans nous en douter de l'un ou de l'autre, comme il nous convenait le mieux; nous vîmes, après avoir porté notre attention sur ce sujet, que ces deux files de pensées, quoiqu'accidentellement unies dans notre esprit, et non distinguées dans nos raisonnements, n'avaient pourtant point de connexion nécessaire l'une avec l'autre. Par le secours de l'ami dont nous avons parlé nous fûmes mis à portée de les séparer, et de connaître le procédé par lequel nous étions parvenu à embrasser la foi catholique, et de voir que les fondements de la foi étaient dans notre esprit bien différents de toutes nos spéculations philosophiques.

Nous avons fait connaître ceci pour épargner à nos amis le trouble de chercher à découvrir par quel moyen nous avons trouvé l'Eglise catholique d'après nos prémices philosophiques. Nous ne l'avons pas trouvée d'après ces prémices. Nous avons été converti comme les autres qui sont portés à embrasser la foi de l'Eglise catholique. Nous nous étions déjà convaincu de l'insuffisance du Naturalisme, du Rationalisme et du Transcendentalisme, nous nous étions aussi convaincu de la nécessité de la Révélation divine, et du fait que la révélation chrétienne était cette révélation divine. Delà par une suite de raisonnemens que nous pouvons voir dans le premier article de ce numéro, nous sommes infailliblement arrivé à l'Eglise catholique. Le procédé est simple et aisé, il n'exige aucune subtilité métaphysique, ni une grande suite de raisonnemens métaphysiques. Tout ce qui est nécessaire, c'est un bon sens commun, un esprit docile, et une disposition de croire sur une évidence suffisante. En expliquant quelques points de théologie, la métaphysique peut avoir sa place, mais pour établir la Foi, on n'en a guères besoin, la simplicité et la simplicité d'esprit sont les choses les plus requises. Ainsi on verra donc que nous n'attachons aucune importance, à nos anciennes spéculations métaphysiques, comme fondement de notre présente foi, et nous prions nos amis de ne pas chercher, par leurs moyens, une porte pour entrer dans l'Eglise catholique. Ceux qui cherchent par le moyen de la métaphysique de se faire un chemin pour parvenir à la révélation divine, s'exposeront probablement à des écarts, et manqueront leur but. Les vérités de la révélation doivent être prises simplement d'après une évidence pure et positive. On ne peut pas les obtenir par la sagesse humaine seule. Après vingt ans et plus de tergiversations dans un chemin nouveau et meilleur vers la vérité, nous avons été forcé de revenir en arrière, de nous asseoir en toute humilité et docilité aux pieds de notre divin Sauveur, et d'apprendre à l'ancienne manière comme faisaient nos pères avant les enseignements de Luther et Calvin. Nous sommes devenu fou, afin de devenir sage, nous avons consenti à ne savoir rien pour savoir toute chose. Nous n'avons point trouvé

(1) Les jeunes gens qui commencent leurs cours de métaphysique s'imaginent aisément que la métaphysique est une science qui nous mène à la connaissance de Dieu et de ses attributs par le moyen de la raison seule. C'est peut-être de cette idée que tant de philosophes, en voulant suivre leur raison sont tombés dans toutes les erreurs que déplorent aujourd'hui la France et l'Allemagne. La raison seule, comme l'observe M. Brownson, ne peut nous conduire qu'au naturalisme, rationalisme, ou transcendentalisme, et à toutes les erreurs de l'éclectisme. L'homme ne connaît Dieu que parce que Dieu a bien voulu se révéler à lui. D'autres philosophes plus chrétiens, prétendent que l'homme étant né pour la société ne peut obtenir aucune connaissance de Dieu sinon par la société: Supposons vraie cette proposition telle que donnée, c'est encore rester en deçà de la vérité; car en ce cas la société ne serait que le canal qui nous transmettrait la révélation divine, alors la tradition ou *Revelatio tradita* serait infuse dans la société. Si notre premier père n'eût été instruit de Dieu lui-même, lui et ses descendants auraient-ils pu s'élever par la pure force de leur raison jusqu'à la connaissance de la divinité? C'est au moins bien problématique. N'est-ce pas par une suite de cette tradition, ou révélation transmise d'âge en âge que les peuples les plus ignorans, les plus barbares et les plus sauvages ont toujours senti le besoin de la divinité quoiqu'ils la défigurassent par leurs erreurs, leurs passions et leurs caprices? Quant aux philosophes modernes et aux hérétiques de toute dénomination, non seulement la tradition divine mais encore la tradition ecclésiastique les a encore guidés dans ce qu'ils ont pu dire de bon. N'est-ce pas de cette dernière que les hérétiques bibliques ont reçu de la Bible? Ils ne ressemblent pas mal à cet aveugle qui, appuyé sur les épaules de son conducteur, croit le conduire et s'empare contre lui quand il le mène par un chemin sûr, mais qu'il ne connaît point et qu'il ne pourra connaître tant qu'il sera aveugle.

de nouveaux chemins, nous avons seulement trouvé l'ancien chemin; mais ce vieux chemin battu depuis plus de dix-huit siècles par des milliers de voyageurs nous suffit; il est uni, droit et aisé, nous ne le trouvons point semblable à ces sentiers nouveaux, tortueux obscurs et raboteux. Les jeunes gens hardis, violens, les esprits forts et pleins d'audace, neufs d'expérience, confians et pleins d'eux-mêmes peuvent se moquer de nous, dire que nous nous sommes fatigués; et que le cœur nous a manqué, mais ils ne nous ébranleront point. Nous avons été de leur nombre, nous avons ri comme eux, aussi joyeusement et d'aussi bon cœur que nous le permettons contre nous. Hélas! nous connaissons ce que valent leurs moqueries et ..... ce qu'elles coûtent. Nous avons dit tout ce qu'ils peuvent dire. Nous avons évalué nos propres paroles. Puissent-ils vivre assez longtemps pour évaluer les leurs, et avoir honte de leurs moqueries comme nous avons honte des nôtres.

Comité Central Permanent.

28 juin, 1845.

Présens: Son honneur le Maire, le Supérieur du Séminaire, Benjamin Holmes, écrivain. J. Bourret, écrivain et H. Paré écrivain.

Les souscriptions suivantes sont reçues:

Charles Wilson, écrivain.	£7 10 0
Les Révérends P. Oblats	5 0 0
Petites sommes	0 12 6

Total £13 2 6

Le trésorier rapporte qu'il a reçu les sommes suivantes:

M. Horner	1 0 0
Capt. Connelly	1 5 0
John Smith, écrivain.	25 0 0
M. Adams et Muir	10 0 0
M. Laframboise, (Q. St. Laurent)	24 5 10
Par le comité, collecté aux deux dernières assemblées	65 7 4
Par le comité, collecté aujourd'hui	13 2 6

£140 0 8

Le trésorier pour la campagne annonce avoir reçu les sommes suivantes:

De Ste. Rose, par T. Desautel, écrivain.	£27 0 5
De Ste. Thérèse de Blainville (avec deux paquets de hardes)	43 6 0
De St. Martin, par M. Mercier et Tessier (avec deux paquets de hardes)	64 5 9
De Lachine, par M. A. Robert	4 3 9
Du township de Sherrington, par Messire Perrault	2 0 0
De Chambly, par Louis Garreau écrivain. (avec une balle et deux paquets de hardes et 22 minots de grains)	130 14 8
De St. Lin, par M. J. B. Ethiers (avec deux paquets de hardes)	11 1 3

£282 11 11

Collecté des personnes suivantes, savoir:

Mad. Bresse,	£20 0 0
M. et Mad. Glenn et la famille	12 10 0
John Yule, J. écrivain.	12 10 0
Mad. Yule	12 10 0
Les Delles (C. et A. Yule) chaque.	3 15 0
J. F. Allard, écrivain.	7 10 0
E. H. Fréchette, écrivain.	7 10 0
A. L. Fréchette, écrivain.	1 5 0
Messire Mignault	5 0 0
M. N. Lareau	3 0 0
M. A. Demers	3 0 0
M. M. Borne	2 10 0
M. E. S. Glen	2 10 0
Mad. M'Ghee	2 10 0
M. N. Beausoleil	1 7 6
M. Wm. Wilson	1 5 0
Donation	1 5 0
M. Alfred Porlier	1 5 0
M. John Dunn	1 5 0
M. J. Bunker	1 5 0
M. Thomas Lussey	1 5 0
M. Thomas Magrano	1 5 0
M. André Louprette	1 5 0
M. C. B. de Grobois	1 0 0
Honoré Demers	1 0 0
H. E. Clarke	1 0 0
Donation	1 0 0
Mad. Morissey	1 0 0

La balance en petites sommes fait à peu près le total de 130 14 8.

Les dons suivants ont été récemment reçus:

R. B. Hatt, écrivain. (en marchandise de coton)	5 0 0
Thomas C. Hatt, écrivain. (en marchandise de coton)	5 0 0

M. M. Willett (en marchandise de laine)	4	0	0
M. L. Gareaux (en drap)	1	5	0
M. J. Kimber, (en drap)	1	5	0

Le comité s'ajourne à 5 heures P. M.

### BULLETIN.

*Terrible incendie; un autre tiers de Québec en cendres; de 1400 à 1500 maisons brûlées.*

Voici la narration du *Canadien* sur ce triste événement :

Lorsque nous annonçames l'incendie à jamais déplorable du 28 mai, qui avait laissé sans abri un tiers des habitants de Québec, nous disions que, proportion gardée du chiffre et des moyens de la population, cet incendie éclipsait ceux de Hambourg, de New-York et de Pittsburg. Hé bien ! cet affreux désastre, qui a partout excité de si vives sympathies, est lui-même éclipsé par un autre qui l'a suivi à un mois de distance, et qui a détruit presque tout le quartier Saint-Jean, composé des faubourgs Saint-Jean et Saint-Louis. Nous disons que le 28 mai est éclipsé par le 28 juin : car, si le nombre des maisons brûlées ce dernier jour n'est pas tout à fait si grand, la valeur des propriétés l'était peut-être de moitié plus, et les souffrances qui en doivent nécessairement résulter le seront encore davantage. En effet les habitants du quartier Saint-Roch, qui chassés de chez eux par l'incendie du 28 mai, s'étaient, pour la plupart, réfugiés chez ceux du quartier St Jean, se voient de nouveau privés d'abri et d'asile, en même temps que les généreux hôtes qui les avaient accueillis, et, dans bien des cas, vêtus et nourris pendant un mois. Il faut dire aussi que la charité individuelle est déjà presque épuisée par les efforts qu'elle a faits, et dont les souscriptions annoncées publiquement ne donnent qu'une très-faible idée quant aux habitants de cette ville. D'ailleurs les actionnaires de nos compagnies d'assurances excepté celle d'assurance mutuelle de Saint-Roch, qui avaient noblement résolu de payer jusqu'au dernier sou en s'imposant les plus grands sacrifices, et d'ajouter ainsi de £80,000 à £90,000 aux autres secours pour les incendiés ne seront peut-être plus en état de le faire, il faudra en outre que ces secours, diminués d'autant, soient partagés entre ceux auxquels ils étaient destinés d'abord et neuf ou dix mille autres individus victimes de cette nouvelle catastrophe.

« Le cœur et les forces nous manquent pour entreprendre la description de celle-ci. Comparativement à l'incendie du 28 mai, qui avait commencé vers onze heures du matin et s'était terminé avant le soleil couché, celui du 28 juin a été d'autant plus effroyable que, commencé vers onze heures du soir, et poussé par un vent d'Est violent, les horreurs en ont été rendues plus visibles par une nuit obscure, et elles l'ont été tellement que des passagers à bord d'un bateau à vapeur qui descendait de Montréal à Québec, en ont vu la lueur au port St François, dans le lac Saint-Pierre, à 111 milles d'ici, et ont cru que c'était la ville des Trois-Rivières, 90 milles plus haut, qui brûlait.

« Ce qui suit donnera une idée de ce nouveau désastre à ceux possédant un plan de Québec :

« Les rues détruites sont, depuis les murs de la ville vers l'ouest :

« La partie de la rue Saint-George qui avait été épargnée par l'incendie de Saint-Roch, deux maisons excepté ;

« La partie de la rue Saint-Olivier qui avait été épargnée par le même incendie excepté la maison de M. Massue ;

« La rue Latourelle ;

« La rue Richmond ;

« La rue du Côteau Sainte-Geneviève, excepté l'asile des orphelins militaires et huit ou neuf autres maisons qui ont été sauvées principalement par la petite pompe Lemoine, appartenant à M. Lec, qui avait déjà rendu de si grands services lors de l'incendie de Saint-Roch ;

« Les rues Richelieu, D'Aiguillon, Saint-Jean, Saint-Joachim, Saint-Gabriel, St-Jacques, Nouvelle et d'Artilerie, dans toute leur étendue, excepté l'Ecole Britanno-Canadienne et la maison de M. Primeau, au sud de la rue Saint-Joachim.

« Et parallèlement aux murs :

« Les rues des Glacis et Saint François ; Toute la rue Saint-Eustache au nord de la rue d'Artilerie ;

« La ruelle C. G. Steward ;

« Toute la partie des rues Saint-Augustin, Saint-Simon et Geneviève au

nord de la rue d'Artilerie, avec quatre ou cinq maisons sur chacune au sud de cette dernière rue ;

« La rue Jupiter ;

« Et enfin quelques maisons au sud de la rue d'Artilerie, à l'entrée des rues d'Artigny, Saint-Michel et Lachovrière.

« Le nombre de maisons détruites par cet incendie est au moins de quatorze à quinze cents, y compris quatorze maisons que l'artillerie royale, avec l'approbation de l'autorité municipale, a fait sauter pour sauver le reste du faubourg Saint-Louis.

« Les institutions publiques passées au feu sont : la maison d'école de la Société d'Education, occupée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, l'Asile des Orphelins catholiques, l'Ecole de la Fabrique, la Chapelle du Cimetière protestant, et la Chapelle Wesleyenne de la rue d'Artilerie.

« Un jeune homme marié depuis trois semaines seulement, Edouard Martin, menuisier, a été tué par l'explosion d'une des maisons que l'artillerie a fait sauter. Plusieurs personnes ont été portées, blessées, à l'Hôtel-Dieu. Nous avons entendu parler de deux ou trois qui seraient périés dans les flammes ; mais nous n'avons pu encore obtenir de renseignements positifs à ce sujet.

« Parmi nos amis victimes de l'incendie se trouvent MM. les docteurs Séguin, Robitaille et Bardy. (ce dernier pour la seconde fois depuis un mois), et M. Hamel, inspecteur des chemins, au malheur duquel le rédacteur de ce journal a d'autant plus raison de compatir qu'il avait été accueilli avec hospitalité par lui et son aimable famille après l'incendie du 28 mai. M. Hamel a perdu tout son greffe, contenant ses procès-verbaux et plans comme arpenteur depuis 23 ans. Nous engageons ceux qui ont des copies de ces procès-verbaux à les faire enregistrer sans retard, s'ils ne l'ont déjà fait : car s'ils venaient à les perdre par incendie ou autrement, la perte serait irréparable.

« Nous ne parlons point des efforts qui ont été faits par les autorités civiles et militaires pour arrêter l'incendie : l'accord qui existe heureusement entre elles à Québec, est une garantie suffisante du zèle et de l'activité qu'elles ont dû y mettre. Mais, laissant de côté les officiers, nous croirions comme une injustice si nous ne rendions pas témoignage à l'ardeur et à la générosité avec lesquelles nous avons vu, durant toute la nuit, de simples soldats, sans promesse ni espoir de récompense, travailler à sauver et à transporter en lieu de sûreté les effets qu'on voulait bien leur confier. Nous joignons nos remerciements bien sincères à ceux que plusieurs citoyens nous prient d'offrir de leur part à ces braves gens, et en particulier au sergent du 1<sup>er</sup> régiment qui était de garde à la porte Saint-Jean, pour la manière aussi efficace que zélée avec laquelle il a veillé à la conservation des effets confiés à ses soins. Quant au clergé, sa conduite comme en toute occasion, a été au-dessus de toute éloge.

« Grâce, encore à cette harmonie entre les autorités civiles et militaires, et à l'empressement avec lequel le Général Hope fit déployer sur les plaines d'Abraham les tentes à sa disposition, bien peu des incendiés sont restés sans un abri quelconque pendant la nuit dernière, et c'est bien heureux, car un vent glacial avait succédé à la chaleur de la nuit précédente.

« Sa Seigneurie l'évêque anglican de Montréal, Mgr. l'évêque de Sydimé et les honorables W. Cochran, L. Massue et G. Pemberton vont aujourd'hui en députation auprès de Son Excellence le gouverneur-général pour le supplier, au nom de l'humanité souffrante, ou d'avancer des fonds sur la responsabilité de l'administration, ou de convoquer immédiatement la législature pour venir au secours des incendiés, qui composent maintenant les deux tiers de la population de Québec.

« Une assemblée des citoyens doit avoir lieu aujourd'hui à une heure pour aviser aux moyens de secourir les victimes du nouvel incendie.

« Voici l'état des assurances sur les propriétés détruites par cette incendie, autant que nous avons pu nous en assurer.

Compagnie d'Assurance du Canada	£40,000
« de Québec	12,500
« de Montréal	3,600
« de Phœnix	1,075
Total	£57,175

« P. S. Nous apprenons qu'il a été apporté à la station de police du Château des débris d'un corps brûlé qu'on dit être celui du nommé Labrecque qui avait déjà eu les mains horriblement brûlées à l'incendie de St.-Roch.

On lit dans le *Journal de Québec* :

« Samedi dans la nuit, vers les onze heures et demie, le feu prit à un hangard appartenant à M. Michel Tessier, notaire, rue d'Aiguillon, faubourg St. Jean, en arrière de l'école des Frères. Poussé par une puissante brise du nord-est et faisant un détour pour envelopper toutes les maisons qui ne se trouvaient pas sous le vent, il consuma tout depuis la muraille de la ville jusqu'à la tour numéro 1, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité du faubourg St. Jean. Mais le vent venait maintenant du nord et la flamme se porta avec rapidité vers le faubourg St. Louis, dont les maisons sont en partie réduites en cendres. A six heures du matin, hier, plus de 13,000 maisons avaient disparu; c'est dans le même espace de temps en six heures et demie, à un mois d'intervalle, plus douze heures précisément, que les faubourgs St. Jean et St. Louis ont subi le sort des faubourgs St. Roch et du Palais.

« Maintenant plus de 15,000 personnes sont sans logement. Plusieurs milliers des incendiés de St. Roch avaient trouvé l'hospitalité chez leurs frères des deux autres faubourgs. Mais aujourd'hui tous partagent une même ruine et un même dénuement. Les premiers incendiés sont allés se réfugier dans les cendres encore toutes chaudes de leurs demeures.

« Plusieurs personnes ont péri dans les flammes; mais on en ignore encore le nombre.

« On ne connaît pas encore exactement le montant des pertes des diverses Assurances; celle du Canada y est pour environ £40,000, et celle de Québec pour à peu près £11,000. La perte totale de l'Assurance du Canada dans les deux incendies s'élèverait donc à £95,000. On pense qu'elle paiera, mais qu'elle se dissoudra ensuite: nous n'affirmons rien, de crainte de nous tromper. L'assurance de Québec, elle, paiera entièrement. Mais qu'est-ce que £150,000 d'assurances pour couvrir plus de £2,000,000 de perte.

« Québec n'a-t-il pas droit de s'appeler à juste titre "Ville de Malheur." Nous ne voulons que narrer aujourd'hui, nous sommes incapables d'en faire davantage. Le courage et la force nous manquent pour peindre une pareille désolation. Il suffit pour attirer des sympathies de dire que près de 3,000 maisons ont été effacées par l'élément destructeur. Comment sortirons-nous de nos ruines immenses?

« Mgr. de Sydime, les hon. Georges Pemberton et Cochrane, ont été délégués par le Comité général et partent ce soir pour Montréal, pour engager le gouvernement à convoquer la législature. On en est venu à cette détermination, le seul moyen effectif pour procurer du secours à tant de malheureux. L'administration ne pourrait plus maintenant sur sa seule responsabilité, venir, comme il le faut, au devant d'une pareille calamité. Nous n'en dirons pas davantage sur ce point pour aujourd'hui."

« Combien nous avons été surpris hier de rencontrer plein de vie au milieu des ruines, le nommé Labrecque, qu'on avait dit brûlé, et dont on avait cru avoir trouvé les os calcinés.

« Les maisons qui ont échappé à l'incendie sont au nombre de 250 dans le faubourg St. Louis, et de 24 seulement dans le faubourg St. Jean. M. Gauthier, ayant perdu au feu l'original du dernier recensement, nous ne pouvons pas dire au juste quel est le nombre des maisons incendiées."

On lit dans la *Minerve* l'article suivant, qu'elle traduit de la *Gazette de Québec* :

« Comme on ne pouvait obtenir de pain des boulangers le matin du dernier incendie (ce jour étant un dimanche) on distribua environ 12 quintaux de biscuits à cette multitude de pauvres malheureux qui couvraient les champs près des tours Mariello. Lundi matin la distribution du pain fut faite à la bâtisse de l'assemblée législative, et continuée jusqu'à une heure avancée.

« Le nombre d'individus auxquels on distribua des vivres fut de 4500 ou 1,100 familles.

« De ces 1,100, 150 se préparaient à aller dans les paroisses aux environs de Québec, 340 sont réfugiées dans la partie de St. Roch qui a échappé au feu, 300 occupent les maisons restées dans le faubourg St. Louis, 200 ont été reçues par les citoyens de la Haute et de la Basse-Ville, de la Sillerie, du Foulon, etc. etc. et 110 sont sous les tentes aux Casernes.

« La distribution du pain s'est faite mardi à environ 3,300 personnes, ou 830 familles."

— Ce qui doit engager à faire de sérieuses réflexions et rendre cette seconde calamité peut-être encore plus épouvantable qu'elle ne pourrait l'être par

elle-même, c'est la persuasion où l'on est généralement à Québec, que ce terrible malheur n'est point un accident naturel, mais un fléau amené par un pouvoir surhumain. C'est un fait indubitable, dit un correspondant du *Morning Courier*, que peu après le terrible incendie du 28 mai, il se répandit une rumeur générale qui annonçait que Québec serait encore brûlé le 28 juin. Dans l'attente de cette événement des centaines de personnes avaient empaquetés leurs effets, et c'est pourquoi ils furent presque tous sauvés dans ce second incendie.

Il est à remarquer, dit-il encore, que généralement le peuple était comme frappé d'une crainte religieuse, et que, lorsqu'on le pressait de travailler à arrêter l'incendie, plusieurs refusaient de le faire, assurant qu'il ne pouvait l'être par un pouvoir humain.

S'il était vrai que ce fût la vengeance divine qui eût châtié si sévèrement la malheureuse ville de Québec, ce châtement serait une voix qui crierait au reste de la province, plus fortement que celle de Jonas aux habitants de Ninive: Hâtez-vous de vous convertir, car si vous ne faites pénitence, dans quarante jours, vous pouvez vous attendre à être traité encore bien plus sévèrement.

— L'*Aurore* d'hier éclaircit les doutes qui s'étaient élevés relativement à la dernière démarcation des municipalités. Elle dit que les paroisses indiquées seulement sans désignation spéciale, sont des municipalités. On n'a décrit que celles qui requéraient ces désignations spéciales. Ainsi par exemple les paroisses de Ste. Victoire et de St. Aimé qui paraissent unies à celle de Sorel, forment chacune une municipalité distincte. On doit dire la même chose de celles de St. Barnabé, de St. Denis et de St. Charles qui ne sont pas plus amalgamées avec celle de St. Ours que les autres paroisses qui sont simplement nommées et qui ne requéraient pas de désignations spéciales.



#### CANADA.

*Feu.*—Le feu éclata, mardi matin, sur deux différents points de la cité, dans la rue Sanguinet, dans la maison occupée par Féréol Peltier, écrivain, et chez les MM. Tate, près de Bonsecours. Grâce à l'activité des compagnies du feu qui furent bientôt sur chaque place, on put réprimer le terrible élément qu'on a appris à redouter mille fois plus depuis les deux immenses incendies qui viennent à un mois de distance de mettre les deux tiers de la population de Québec sur le carreau! Les détails du nouvel incendie sont si poignants qu'ils font mal à raconter. Hélas! les secours de la charité publique avaient à peine tenté de subvenir aux cruels et pressants besoins des premiers incendiés de cette ville infortunée, qu'un autre désastre plus grand encore, eu égard à la valeur intrinsèque de la propriété perdue, est venu désoler notre vieille capitale et décourager nos compatriotes.

Le feu, à ce que nous avons appris après avoir écrit ce qui précède, prit encore dans les bâtisses sises derrière l'Hôtel Boyd, rue St. Paul, occupées comme caserne par une compagnie d'artillerie, mais fut tôt réprimé. Vers 1 heure. P. M. un autre feu éclata dans l'appentis appuyé sur la maison de M. Gibson, dans Griffington, et gagna bientôt la maison qui fut réduite en cendre en peu d'instants. Le feu ayant successivement éclaté en plusieurs endroits de la ville a fait croire qu'il y avait quelque chose de suspect; la police a été sur le qui vive toute la nuit, mais on n'a rien découvert qui pût retracer l'œuvre d'incendiaires.

A peine achevions nous de tracer les lignes ci-dessus que la cloche d'alarme nous annonça encore un incendie. Hier soir, sur les onze heures, le feu se déclara dans l'étage supérieur de la maison occupée par M. Perry, magasin de miroir et de tableaux, près de l'église des Récollets, rue Notre Dame; heureusement que les pompiers avec leur activité ordinaire, réussirent à arracher à l'élément destructeur l'extérieur de cette belle maison, qui était déjà toute enflammée dans l'intérieur. *Aurore.*

— On vient de nous dire que le nommé Duncan a été arrêté comme incendiaire, sous soupçon d'avoir mis le feu à la maison de M. Perry hier soir. Il a été trouvé caché sous un lit entre 2 et 3 heures ce matin. *Minerve.*

— L'élection du bourg des Trois Rivières est fixée à lundi prochain; les partisans de chaque côté ont également confiance dans le succès. *J. de Québ.*



#### NOUVELLES RELIGIEUSES.

##### ALLEMAGNE.

— La secte des germanisans vient d'acquérir de nouveaux alliés dans nos provinces. Ce sont les juifs: ce qui lui fait appliquer le proverbe: Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Ce n'est pas que les Israélites attendent le Messie du mariage de Czorsky, ou qu'ils pensent, l'avoir déjà trouvé dans Ronge; le juif polonais est moins que tout autre crédule à ce point. Il s'agit pour lui des bénéfices du colportage d'écrits apologétiques du schisme, et plus encore de vengeance contre les catholiques, ce qui plait également au cœur du juif. Partout le clergé catholique travaille à la propagation de la société de tempérance, par où il nuit au débit exorbitant de l'eau-de-vie et au lucre que les juifs tirent de ce trafic; ce sont donc là des ennemis de leur ignoble industrie dont il faut tirer raison, en favorisant la propagation d'une

secte qui n'est rien moins qu'affectée de la manie de la tempérance. De là son alliance si étroite avec le judaïsme: et l'activité de celui-ci à répandre ses doctrines. Du reste, cette spéculation est plus profitable aux enfans d'Israël qu'à la diffusion de la secte dans la Prusse orientale. *Univers.*

## PRUSSE.

—Le consistoire de Berlin vient de recevoir du ministre des cultes, auquel il avait demandé des instructions relatives à la communauté pseudo-catholique qui s'est formée dans la capitale, la déclaration que ces communautés dissidentes doivent être comprises dans le nombre de celles qui sont tolérées par l'Etat. Il ne leur sera pas cependant permis d'acquérir des propriétés territoriales. Elles ne pourront ni construire, ni acheter des temples avec cloches, ni célébrer les cérémonies de leur culte hors des murs de leurs temples, et leurs ministres n'auront pas le rang de fonctionnaires publics.

*Ami de la Religion.*

—Les rivalités et les dissidences des différentes églises qui se combattent en Angleterre, s'étendent en ce moment jusqu'en Prusse, dont elles agitent la capitale. Depuis des années, une espèce de missionnaire de l'église anglicane y avait établi un atelier de conversions en faveur des Juifs; mais comme la Société des Missions allemandes y entretenait un ouvrier évangélique chargé de la même œuvre, il ne manquait pas de sujets de collisions assez fréquentes, devenues assez graves pour avoir déterminé le directeur de la Société anglicane à se rendre en personne sur le théâtre de ces débats. Le roi l'accueillit avec beaucoup de distinction, et ordonna que l'activité de sa Société ne fût désormais en aucune manière contrariée ni entravée par le clergé évangélique du royaume. Cette émancipation, jointe à la puissance d'un budget bien autrement considérable que celui du missionnaire allemand, donna une telle extension à l'affaire des conversions, que l'on jugea à propos de donner un coadjuteur au missionnaire principal Betton. Mais voilà que, sans être attendu, il arrive d'Ecosse un nouveau rival aux deux missions contendantes; le docteur Shhwartz s'établit à leurs côtés, et vient recruter des Juifs au profit du presbytérianisme écossais. Lui aussi apportait une abondance de guinées, argumens si irrésistibles sur le cœur des enfans de Moïse; il se vante de grands succès, que ses rivaux considèrent comme une sorte de filouterie convertissante, commise à leur détriment; de là des hostilités, qui bientôt prennent un si scandaleux caractère, que la police crut devoir y mettre fin, en apposant les scellés sur les portes de l'oratoire écossais. Cet acte d'intolérance ne pouvait surprendre personne; il était la conséquence assez naturelle de l'alliance conclue entre l'évangélisme prussien et l'Église légale d'Angleterre, et dont l'érection de l'évêché prusso-anglican, dit de Saint-Jacques, est le premier et le plus singulier monument. *Univers.*

—Il paraît que l'œuvre de Ronge commence à perdre quelque peu de l'intérêt bien mal entendu que lui portait, aux jours de sa naissance, le gouvernement prussien, et que ses ressources pécuniaires qu'à la même époque fournissait le protestantisme d'Allemagne, devenant moins abondantes, obligent les sectaires à recourir aux expédients. Dernièrement, un colporteur de librairie a été saisi et conduit à la direction de la police provinciale de Magdebourg. Outre une assez forte quantité de pamphlets apologistes du schisme rongien, il était porteur d'une boîte scellée, destinée à recueillir les aumônes des bonnes âmes, pour lesquelles l'idée d'une église germano-catholique pouvait avoir quelque attrait. Les pamphlets et la boîte furent confisqués; celle-ci contenait de la monnaie pour une quarantaine d'écus de Prusse, qui furent aussitôt versés dans la caisse de secours, formée pour assister les victimes des dernières inondations. *Univers.*

## SUISSE.

—On écrit de Lausanne que les choses en sont venues à ce point, dans le canton de Vaud, que les gouvernants supplient les radicaux bernois de ne pas provoquer chez eux une explosion populaire du genre de celle qui leur a donné leur existence politique. Une épouvantable réaction ultra-radical, disent-ils, en deviendrait, à Lausanne même, l'inévitable conséquence, attendu qu'il est impossible de satisfaire aux exigences de la populace, à laquelle il a fallu, dans le temps, faire des promesses exagérées. Les violences religieuses se multiplient dans le pays; originairement elles ne se portaient que sur les momiers (méthodistes), aujourd'hui elles prennent pour objet de leur haine toutes les réunions religieuses, en commençant par celles de l'Église nationale. Genève est en butte à toute la colère du peuple vaudois, pour n'avoir pas concouru, par son vote en Diète, à l'expulsion des Jésuites. On parle un peu moins, depuis quelques temps, d'une expédition de corps-francs vaudois contre Genève, mais on recrute toujours secrètement des aventuriers indigènes et étrangers pour porter, dit-on, secours aux radicaux genevois. Lorsque l'on se trouve à portée de pouvoir apprécier l'esprit des recruteurs et des recrutés, on est tenté de croire que le premier coup de main de ces misérables serait une attaque sur le gouvernement vaudois lui-même. Il serait fort étrange, sans doute, mais non pas impossible, que le gouvernement vaudois sorti de la révolution de février se vit forcé de réclamer des secours fédéraux de Neuchâtel, de Fribourg et du Valais, ses plus proches voisins, et que Berne même se trouvât dans la nécessité, pour échapper à de plus grands maux, d'accéder à l'intervention armée de ces cantons, jusqu'ici les plus hostiles à sa prétention de régner en Suisse. Telle est l'étrange situation où la faction radicale a précipité ce malheureux pays, qui partout ne présente plus que des collisions armées, et que les radicaux eux-mêmes prendraient en des circonstances données, les armes pour se combattre entre eux. La ligue catholique seule brillerait alors comme

un fanal d'union sur cet épouvantable chaos, et tous les patriotes sincères se rallieraient à elle, car là seulement ils trouveraient, pour leur pays, un point fixe et solide capable d'offrir à la Confédération, si horriblement désorganisée, un terrain assez ferme pour pouvoir servir à la reconstruction de l'édifice fédéral. *Univers.*

## AUTRICHE.

—Le gouvernement autrichien, littérairement averti par les réclamations des régences provinciales, vient, sur la proposition de la commission aulique des études, d'arrêter les éléments les plus essentiels de salutaires réformes dans le système de l'instruction publique. Les délits contre la morale commises par les maîtres seront rigoureusement poursuivis et punis; une sévère et continue surveillance se portera sur la moralité des élèves ainsi que sur l'instruction religieuse qui doit leur être donnée, et tous les livres scolaires auront toujours et avant tout une tendance religieuse. Les exercices publics et privés de piété sont principalement recommandés, avec la clause expresse que la prière et les cantiques en usage pour ces exercices soient variés dans le sens des époques de l'année ecclésiastique. Ce programme soulèvera sans doute dans l'Allemagne protestante et rationaliste des cris de colère qui, comme ailleurs, se résumeront en celui de jésuitisme; mais le gouvernement impérial, éclairé par ces cris mêmes, maintiendra ce système que l'expérience lui a suggéré, et qui d'ailleurs ne peut blesser aucun homme religieux, quel que soit son culte. *Univers.*

## POLOGNE.

—Une lettre de la frontière de Pologne, 7 mai, dit: "La Pologne présente en ce moment un aspect guerrier. De nouveaux mouvements de garnisons se préparent, toutes les routes sont couvertes de régiments qui viennent. On concentre en outre de grandes masses de troupes pour les mouvements qui auront lieu près de Varsovie. Il n'est plus question d'arrestations, mais l'instruction du complot récemment découvert se continue. "Le corps d'armée transcaucasien et le corps circassien s'élèvent à 150,000 hommes." *Univers.*

## AMÉRIQUE.

*Fanatisme et ignorance de certaines sectes protestantes.*—Les feuilles du Nord et de l'Ouest ont beaucoup parlé, depuis quelques semaines, de meetings ou espèces de conciles tenus par plusieurs dénominations protestantes. Sont venues d'abord les réunions des différentes sociétés bibliques dans la bonne ville de New-York. Ces sociétés ont publié selon l'usage leurs rapports religieux et pécuniaires. En général les caisses de ces sociétés sont suffisamment remplies, et sous le rapport pécuniaire leur état est satisfaisant. Il est également vrai qu'ils mettent beaucoup d'activité à imprimer et à colporter leurs Bibles; mais leurs bulletins religieux sont loin d'être en rapport avec le chiffre de leurs dépenses et l'étendue de leurs travaux.

Ces manifestations protestantes ont signalé un acte qui prouve que toutes ces sectes, unies entr'elles quand il s'agit d'attaquer le catholicisme, n'en ont pas moins une haine invétérée les unes contre les autres. Une de ces sociétés bibliques fondée par les Baptistes n'a pu obtenir le renouvellement de sa charte d'incorporation; et ce refus a été le résultat des intrigues des Presbytériens. Cet incident a occasionné une grande rumeur, et cela se conçoit. Les protestants n'ont que la Bible; c'est à la diffusion de la Bible qu'ils ont recours comme au seul moyen de conversion; ils veulent que cette diffusion soit illimitée; ils ont accusé calomnieusement le Souverain-Pontife de mettre obstacle à ce que les fidèles connaissent la Bible, parce que le Souverain-Pontife a condamné les versions falsifiées et hétérodoxes; et voilà que ces mêmes hommes, par une inqualifiable contradiction, empêchent leurs frères protestants de propager cette Bible qu'ils regardent néanmoins comme la condition unique et essentielle de conversion et de salut. Un tel procédé ne peut être que l'effet d'un fanatisme haineux bien opposé à l'esprit de l'Évangile pour lequel néanmoins les Protestants affectent un si profond respect.

Ces Presbytériens ont également montré leur ignorance dans une réunion qu'ils ont eue à Cincinnati. Ils ont agité très gravement la question de savoir si le Baptême administré dans l'Église catholique est valide; et ils ont conclu à la négative. Ils devraient bien nous dire ce qu'ils pensent du Baptême administré pendant les quinze siècles de l'Église où il n'était question ni de Presbytériens, ni d'aucune autre secte protestante. Leur principale raison pour rejeter le Baptême catholique, est que dans l'Église romaine on ne baptise pas avec de l'eau naturelle, mais avec de l'eau mêlée d'huile. Ils veulent parler sans doute de la bénédiction de l'eau baptismale, bénédiction dans laquelle l'Église emploie, entre autres cérémonies, l'usage des Steinhülsen; conclure de là que cette eau cesse d'être de l'eau naturelle, est une objection si puérile qu'on ne peut concevoir une telle ignorance de la part d'une assemblée qui prétend sans doute avoir une certaine gravité; que si cette objection n'était pas l'effet de l'ignorance, on pourrait l'attribuer qu'à la mauvaise foi, ce qui serait encore pire. *Propagateur Catholique.*

## NOUVELLES POLITIQUES.

## ANGLETERRE.

—Le duc de Wellington paraît vouloir mener la discussion du bill sur Maynooth au pas de charge. Le bill a été lu une première fois dans la séance du 23 mai, et la Chambre des Lords, à la demande du ministre, l'a fixé à la seconde lecture au 2 juin. Lord Roden, qui avait présenté plus de cent pétitions, et lord Bundalburd, qui en avait plus de huit cents à présenter, ont ré-

clamé en vain un plus long délai. Le duc s'est contenté de répondre que le bill était devant le Parlement depuis deux mois, et que le temps n'avait pas manqué par conséquent pour faire entendre les doléances des opposants. On sait que cette loi étant une allocation de crédit, la Chambre des Lords n'a pas le droit de la modifier; tout ce qu'elle peut faire, c'est d'en contester le principe, de passer à l'adoption ou au rejet.

Univers.

IRLANDE.

— Les nouvelles d'Irlande offrent de l'intérêt. Il y a eu, le 22 mai, une démonstration à Tara-Hill en faveur du rappel. On avait dressé sur le point le plus élevé de Tara une chapelle et un autel où la messe a été célébrée. Le prêtre a adressé ensuite à la foule assemblée une allocution sur la Fête-Dieu, que l'Église célébrait ce jour-là. Il a surtout recommandé au peuple de se conduire avec ordre et modération. M. O'Connell, qui était arrivé la veille dans les environs, assistait à la messe avec les amis qui l'avaient accompagné de Dublin. Après la cérémonie, il s'est formé une procession, et la foule s'est rendue à Navan, où devaient avoir lieu un meeting et un banquet. Sur toute la route de Tara à Navan, O'Connell et son pompeux cortège étaient salués par les acclamations du peuple. Dans tous les villages et hameaux que traversait cette procession, des arcs-de-triomphe étaient dressés pour fêter le libérateur. Au meeting de Navan, il n'a été prononcé aucun discours en public; on s'est borné à signer des pétitions demandant le rappel. Les amis d'O'Connell veillèrent avec une extrême vigilance à ce qu'il ne fut pas vendu d'imprimées compromettantes, ainsi que cela était arrivé dans les assemblées-monstres de 1843. Après le meeting a eu lieu un banquet où environ 900 personnes ont pris place. Plusieurs évêques se sont excusés de ne pouvoir y assister. Le seul présent était Mgr. Cantwell, évêque de Meath.

Une démonstration beaucoup plus importante aura lieu à Dublin le 30 mai, jour anniversaire de l'emprisonnement d'O'Connell. Le libérateur doit tenir un lever dans le vaste amphithéâtre de la Rotonde. On annonce que la plupart des municipalités de l'Irlande se feront représenter à cette fête par leurs autorités en grand costume. Les maires et les conseillers municipaux iront offrir à O'Connell l'hommage des populations. Des adresses se signent dans ce but sur tous les points de l'Irlande. Ces préparatifs inquiètent les journaux toriers de Londres, qui crient à l'usurpation des privilèges de la Couronne. Ces démonstrations prouvent au moins une chose, c'est que les réformes proposées par le Gouvernement ne ralentissent pas l'ardeur des populations dans la juste poursuite de leurs droits.

Univers.

FRANCE.

Télégraphe électrique.— M. Arago a donné lundi à l'Académie des sciences quelques détails relativement à la dernière expérience faite sur le télégraphe électrique, établi le long du chemin de fer de Rouen.

Ces télégraphes ont pour base l'action qu'exerce sur l'aiguille aimantée un courant électrique qui parcourt un fil métallique. Cette action, découverte par Erstedt, en 1819, a été un sujet d'étude pour les physiciens de toutes les nations, et telle est la rapidité avec laquelle marchent les sciences, que ce simple fait a donné naissance à l'un des instrumens les plus merveilleux qu'il ait été donné à l'homme d'inventer, au télégraphe électrique.

Le mouvement de l'aiguille aimantée étant le même en quelque point que ce soit du fil conducteur, on comprend qu'il n'a pas été difficile d'imaginer une foule d'inventions pour transmettre, à l'aide de la direction imprimée à diverses aiguilles, une dépêche qu'on s'est proposée de communiquer par voie électro-télégraphique.

Deux machines, faisant partie du circuit galvanique et situées aux deux stations extrêmes, exécutent presque simultanément les mêmes mouvemens. Le fil conducteur est isolé par des piquets placés le long de la route, ou plongés aux stations extrêmes dans des puits, de telle sorte que le retour du courant galvanique s'effectue à travers la terre. Chose remarquable et heureuse, il arrive que quand on prend ainsi la terre pour conducteur de l'électricité au lieu d'employer un second fil, la déperdition de l'intensité du courant est fort amoindrie. Ainsi, dans la dernière expérience, quand on employait un second fil, la déviation de l'aiguille d'un galvanomètre n'était que de 22 degrés, tandis qu'elle s'élevait à 53 degrés quand on lui substituait la terre.

La vitesse du courant électrique peut être évaluée à 32,000 lieues à l'heure. Ainsi l'on peut, pour ainsi dire, causer à d'immenses distances. Dans l'expérience rapportée par M. Arago, les demandes et les réponses aux questions que l'illustre astronome, resté à Paris, transmettait à M. Bréguet, stationnaire à Rouen, sont arrivées en moins de tems que nous ne mettrions à les écrire. M. Bréguet, pour nous servir de l'expression de M. Arago a même mis du luxe dans ses réponses; on n'a pas à craindre de payer la surtaxe de la poste quand on est verbeux. Ainsi, M. Arago ayant demandé: "Comment vous portez-vous?" M. Bréguet a répondu: "Je me porte parfaitement bien; je suis en train de fumer un cigare."

Journal des Villes et des Campagnes.

ORIENT.

— Le *Courrier Français* publie la correspondance suivante du Levant, datée du 5 mai; il est à craindre que ces appréciations ne soient exagérées: "Toute la Montagne est en feu! Les Druses et les Maronites s'y battent depuis cinq jours. Les Druses, victorieux les premiers jours, viennent d'être vaincus. Les Maronites leur ont brûlé plus de dix-sept villages et ont exercé de justes représailles.

"L'ineptie et la partialité des agens de la Porte se sont montrées en cette circonstance dans toute leur étendue. Ils ont tout fait pour provoquer

cette nouvelle guerre, et ne sauront prendre aucune mesure pour l'arrêter d'une manière honorable. Figurez-vous que le capitain pancha assistait en paisible spectateur à la première prise d'armes! Assis dans son kiosque, il s'amusa à tirer à la cible, lorsque le premier cri de guerre a été jeté; il a vu les partis courir aux armes; il a entendu la fusillade sans se laisser distraire de ses amusemens. Ce n'était que des chrétiens qu'on égorgait. Deux jours plus tard il s'embarquait pour Constantinople à la lueur des villages qui brûlaient dans les Montagnes, abandonnant le Liban, qu'il était venu pacifier, à la plus affreuse anarchie.

"Quant à Redji-Pacha, il n'a su rien prévenir et ne sait rien empêcher. Il dirige ses troupes sur les points où les Druses sont les plus faibles et néglige ceux où les Maronites sont égorgés. Ses soldats augmentent le nombre des pillards. Le 4, on vendait au bazar de Beyrouth les bijoux qu'ils avaient arrachés aux femmes maronites qu'ils devaient protéger. Les troupes sont exclusivement cantonnées dans les villages chrétiens, où elles empêchent les habitans de courir à la défense de leurs frères, tandis que les Druses ont toute la liberté de leurs mouvemens, et peuvent se réunir pour concerter et exécuter leurs projets d'attaque.

"Deux jours avant la levée de boucliers, j'étais au centre du mouvement à Deir-el-Kamar. J'y ai ouvert une enquête pour ma satisfaction personnelle, et de mes informations, il est résulté la conviction, 1. que les Turcs veulent détruire les Maronites par les Druses; qu'ils protègent les Druses et autorisent leurs meurtres; 2. qu'il n'y aura de paix possible dans le Liban qu'avec l'émir Beschir, et de tranquillité en Syrie que si on y rappelle Ibrahim-Pacha.

"Au moment où je vous écris, arrive de Jérusalem un voyageur qui m'apprend que toutes les routes sont interceptées, que celle d'Acre à Jaffa est au pouvoir des Bédouins, celle de Naplouse au pouvoir des révoltés de cette ville, qui viennent de chasser de nouveau leur cheik. Enfin le bruit se répand que 150,000 Bédouins étendent leurs pillages sur le pachalik d'Alep, et menacent Homs et Hamah. Voilà où en est la Syrie en peu de mots!

"Je suis heureux d'avoir à rendre le meilleur témoignage de l'énergie du consul de France, qui égale la difficulté de la situation. Mais que dire de ce capitain-pacha, Halil, qui repart pour Constantinople au moment des difficultés, comme s'il avait reçu la mission d'allumer l'incendie en ce pays, et que le feu une fois mis, il n'y eût plus qu'à s'éloigner."

Univers.

AMÉRIQUE.

Les sentimens d'hostilité que Rosas entretient contre les étrangers se revèlent dans tous ses actes, et l'on peut dire qu'ils dégénèrent en une sorte de monomanie alternativement burlesque ou furieuse. Il vient de rendre un décret qui astreint tous les habitans de la république Argentine qui sont fils d'étrangers à porter un gilet rouge. Un autre décret interdit le mouillage de Buenos-Ayres à tout navire ayant touché, sous n'importe quel prétexte, à Montévideo. Or, les navires qui importent dans la Plata du sel et des marchandises de Manchester, sont dans l'usage de décharger une partie de leur cargaison à Montévideo, et la nouvelle décision de Rosas, si elle s'exécutait, serait l'anéantissement de ce commerce. Les négocians anglais se sont donc vivement émus du coup qui vient de leur être porté, et leurs plaintes décideront sans doute le cabinet britannique à agir promptement, de concert avec ses alliés, pour faire cesser un état de choses dont les intérêts européens souffrent depuis longtemps.

Univers.

RELATION DU TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE 1755

LETTRE D'UN MONSIEUR DE LONDRES A SON CORRESPONDANT.

Suite.

Au milieu de cette foule je ne pus m'empêcher de prendre notice d'un vieux prêtre vénérable, en étole et en surplis, que je crus être échappé de l'église de St. Paul. Il allait continuellement de côté et d'autre parmi les gens, les exhortant au repentir, et faisant tous ses efforts pour les consoler. Il leur disait avec abondance de larmes que Dieu était grandement fâché à cause de leurs péchés, mais que s'ils voulaient s'adresser à la Ste.-Vierge, elle intercéderait pour eux. Chacun faisait foule autour de lui et lui demandait sa bénédiction. Heureux dans son opinion celui qui pouvait s'en approcher assez pour toucher la frange de son vêtement. J'observai que plusieurs avaient de petits crucifix de bois, et des images de saints dans leurs mains; ils m'offrirent à les baiser. Je me souviens qu'un pauvre Irlandais portant un St. Antoine vint à moi dans le même dessein; mais, reculant doucement son bras, je lui donnai à entendre que je désirais être excusé d'une telle espèce de dévotion.

[Ici le bon protestant s'imagina avoir à ses trousses tous les Dieux et les Déesses du Romanisme, nous épargnerons ses réflexions à nos lecteurs, il suffira de dire qu'il paraît en avoir plus de peur que du tremblement de terre lui-même.]

Cependant ne vous imaginez pas que j'aie la moindre inclination de me moquer de leurs superstitions, je les prends en pitié, et je dois avouer que jamais spectacle si triste n'a été vu. Leurs larmes, leurs sanglots amers auraient touché les cœurs de pierre de plus durs. Je me mis à genoux au milieu d'eux, et je priai avec autant de ferveur

que les autres, mais c'était un objet plus convenable ; le seul Etre qui pouvait entendre mes prières, et m'apporter quelque secours.

Au milieu de nos dévotions le second choc se fit sentir guère moins violent que le premier, et compléta la ruine des bâtisses qui avaient déjà été ébranlées. Alors la consternation devint universelle, et les sanglots et les cris de *Miserecordia* pouvaient se faire entendre distinctement jusque sur le haut de la colline de Ste. Catherine qui est à une distance considérable, et où un grand nombre de personnes s'étaient réfugiées, en même tems on pût y entendre le bruit du renversement de l'église paroissiale, où beaucoup de personnes furent tuées sur le coup, et les autres blessées mortellement ; vous jugerez de la force de ce choc quand je vous dirai qu'il fut si violent que je pus à peine me tenir sur mes genoux, mais il fut accompagné de circonstances bien plus terribles que le premier. En un instant j'entendis un cri universel. "Voilà la mer qui vient, et nous sommes tous perdus." Aussitôt tournant mes yeux vers la rivière qui dans cette place après de quatre milles de large, je pus apercevoir son gonflement s'élever d'une manière qu'on ne peut exprimer, quoiqu'il n'y eut aucun vent ; au même instant parut à une petite distance un large volume d'eau qui s'élevait comme une montagne, il vint en écumant et rugissant, et se jeta sur le rivage avec une telle impétuosité que nous nous jetâmes immédiatement à la course pour sauver nos vies, plusieurs furent enlevés, et le reste, à une grande distance des bancs, furent dans l'eau jusques sous les bras. Pour ma part, j'eus une très petite chance de me sauver, et j'aurais été certainement englouti, si je n'eus suivi une grosse poutre qui était par terre, je m'y lins jusqu'à ce que l'eau retourna dans son lit, ce qui se fit presque en un instant avec la même rapidité. Comme alors le danger ne paraissait pas moins grand sur la mer que sur la terre je ne savais où aller pour me mettre à l'abri du danger. Je pris aussitôt la résolution de retourner avec mes habits tout dégoûtant d'eau jusqu'à la grande place St. Paul ; là, j'y restai pendant quelque tems observant les vaisseaux roulans et se ballottant les uns sur les autres comme dans une violente tempête. Plusieurs qui avaient rompu leurs câbles, étaient transportés de l'autre côté du Tage ; d'autres tournaient et pirouettaient avec une vitesse incroyable ; plusieurs grandes chaloupes furent virées la quille en l'air, et tout cela sans aucun vent, ce qui paraît le plus extraordinaire. Ce fut à cet instant dont je vous parle que ce beau quai neuf entièrement bâti de marbre, à une dépense immense, fut entièrement englouti avec cette multitude de monde qui s'y était hors retiré pour leur sûreté, et qui avait raison de croire qu'elle était en danger dans une telle place ; au même instant un grand nombre de petites chaloupes et de petits bâtimens qui étaient à l'ancre (tous probablement remplis de monde, qui s'y étaient aussi retirés pour leur sûreté) furent engloutis comme dans un gouffre, et n'ont jamais reparu.

Je ne vis pas de mes yeux ce dernier terrible accident, comme il se passa à trois ou quatre jets de pierre de l'endroit où j'étais ; mais j'en ai eu le récit tel que je viens de le donner de différens capitaines de bâtimens qui étaient à l'ancre à deux ou trois cents verges du quai, et qui ont vu tout ce désastre. Un d'eux en particulier m'informa, que lorsque le second choc vint, il vit toute la ville se balancer en avant et en arrière de la même manière que la mer quand elle commence à souffler ; que l'agitation de la terre était si grande même sous la rivière, qu'elle empêcha son maître-ancre de s'accrocher, et qu'il nagea, si on peut employer ce terme, sur la surface de l'eau, qu'aussitôt après cette concussion extraordinaire, la rivière s'éleva tout à coup à environ vingt pieds de haut, et s'abaissa à l'instant, et qu'au même moment il vit le quai avec tout le grand concours de peuple qui était dessus caler ; les chaloupes et les bâtimens qui étaient près de là furent tous emportés dans cette cavité, qu'il suppose s'être refermée aussitôt au-dessus d'eux, en sorte qu'on ne pût y apercevoir la plus légère trace d'un naufrage. Vous pouvez être pleinement assuré de la vérité de ce récit, et personne ici n'a le plus léger doute de la perte des vaisseaux ; et quant au quai, j'ai été moi même quelques jours après pour me convaincre de la vérité, et je n'ai pas même pu trouver les ruines de cette place où j'avais pris de si agréables promenades, car c'était le rendez-vous de la factorerie dans le frais du matin ; tout était couvert d'eau et en plusieurs endroits à peine pouvait-on trouver le fond.

C'est la seule place que j'ai pu connaître, qui ait été engloutie dans, ou à l'entour de Lisbonne quoique j'aie vu de grandes ouvertures et fissures en différens lieux ; mais un phénomène étrange que je ne puis omettre et qui m'a été communiqué par un ami qui a sa maison et sa cave à vin de l'autre côté de la rivière, c'est que sa maison ayant été terriblement ébranlée, ce qui fit fuir tout le monde dehors, un énorme rocher de grande hauteur qui était près de la maison,

s'écrœula ; aussitôt la rivière s'éleva et s'abattit, comme nous l'avons mentionné, et un grand nombre de petites fissures parurent immédiatement dans les pièces de terre contigües, il en sortit une quantité prodigieuse de sable blanc très fin qui s'éleva comme un jet d'eau à une hauteur considérable. Il n'y a pas à douter que les entrailles de la terre aient dû être excessivement agitées pour occasionner des effets si surprenans ; mais soit que ces choses soient dûs à l'explosion soudaine de différens minéraux qui se mêlaient ensemble, ou à l'air comprimé qui faisait effort pour sortir, ou à un amas d'eaux souterraines qui cherchaient un passage, Dieu seul le sait ; quant aux éruptions de feu dont on parlait alors, je crois qu'elles sont sans fondemens, quoiqu'il soit certain que j'ai entendu plusieurs personnes se plaindre d'une forte odeur de soufre, de vertiges dans la tête, de malaise dans l'estomac et de difficulté de respiration ; ce n'est pas que moi-même je n'ai éprouvé de semblables symptômes.

Il n'y avait pas longtems que j'étais dans la grande place St. Paul, quand j'éprouvai le troisième choc, quoiqu'un peu moins fort que les deux premiers : la mer fit une nouvelle irruption, et se retira avec la même rapidité ; je restai dans l'eau jusque aux genoux, quoique je fusse monté sur une petite éminence à quelque distance de la rivière et qu'il y eut quelques ruines de maisons pour en briser la force. Au même tems je pus m'apercevoir que les eaux se retiraient avec une telle impétuosité que plusieurs vaisseaux furent laissés à sec quoiqu'ils fussent à flot dans sept brassées d'eau, et la rivière continuait alternativement à se précipiter en avant et à se retirer en arrière, en sorte qu'on pouvait justement craindre pour Lisbonne le même sort qu'éprouva la ville de Lima, en 1746, et aucun doute que si cette place eut fait entièrement face à la mer, et que la force des vagues n'eut pas été brisée par le détour du bassin, au moins les parties basses de la ville auraient été entièrement détruites.

Un capitaine de vaisseau qui arriva ici après le premier novembre m'a assuré qu'il sentit le choc à quarante lieues en mer d'une manière si sensible qu'il crut avoir frappé contre un rocher, jusqu'à ce qu'il jeta la sonde et qu'il ne trouva point de fond. Il ne pouvait se rendre raison d'un tel accident jusqu'à ce que la vue de cette ville désolée ne lui laissât aucun lieu de douter de la vérité. Les deux premiers chocs furent si violens que plusieurs pilotes furent d'opinion que la barre de l'entrée du Tage fut changée de place. Ce qu'il y a de certain c'est qu'un bâtiment essayant de passer par le chenal ordinaire, toucha ; un autre échoua dans le sable, on le crut d'abord perdu, mais à la fin on le sauva. Il y eut encore un autre grand choc après cela, qui excita passablement la rivière, mais je pense qu'il ne fut pas si fort que le précédent, quoique plusieurs personnes m'assurèrent que passant à cheval dans le grand chemin qui conduit à Belem, et dont un côté est sur le bord de la rivière, les vagues se ruèrent avec une si grande rapidité qu'ils furent obligés de se sauver au grand galop, vers la hauteur des champs pour ne pas être emportés.

J'étais alors dans une telle situation que je ne savais plus où tourner la tête. Si je restais en cette place, j'étais en danger du côté de la mer, si je m'éloignais du rivage, les maisons menaçaient encore une ruine certaine ; je pris la résolution d'aller à la Monnaie qui étant un édifice bas et très solide avait enduré peu de dommage, si ce n'est dans les appartemens du côté de la rivière. Le parti de soldats qui ont coutume d'y faire la garde tous les jours, avaient déserté leur poste ; il n'y restait qu'une personne qui était l'officier commandant, fils d'un noble, âgé de dix-sept à dix-huit ans, je le trouvai près de la porte. Comme la terre continuait toujours à trembler, et que la place où nous étions, n'étant qu'à vingt ou trente-pieds des maisons qui chancelaient continuellement, nous parut trop dangereuse, et la cour étant d'ailleurs remplie d'eau, nous nous retirâmes en dedans sur un tas de pierres et de décombres. Là, j'entrai en conversation avec lui et lui ayant exprimé mon admiration qu'étant si jeune, il avait eu le courage de garder son poste, quoique tous les soldats eussent déserté le leur : il me répondit, que quoiqu'il eût été certain que la terre se fût ouverte et l'eût englouti, il aurait mépris de fuir son poste. Au reste il est certain que c'est à la magnanimité de ce jeune homme que la monnaie, qui possédait au-dessus de deux millions d'argent, n'ait pas été volée. Et je ne lui rends que justice, en disant que je n'ai jamais vu personne avoir plus de tranquillité et de sang-froid, même dans des occasions bien moins dangereuses que celle-ci. Je pense que je restai à converser avec lui près de cinq heures : et quoique je commençais à me sentir un peu faible par la grande fatigue que j'avais endurée, et que je n'eusse pas encore rompu mon jeûne, cependant cela eut moins d'effet sur moi que l'inquiétude que je ressentais pour un ami particulier, avec lequel je devais dîner ce jour-là, et qui demeurait dans la hauteur



d'une maison très haute dans le cœur de la ville, et étant étranger à la langue, il ne pouvait qu'être dans le plus grand danger. Mon anxiété donc pour sa conservation me détermina d'aller, à tout hasard, voir ce qu'il était devenu, et là-dessus je pris congé de mon officier.  
A continuer.

### Atelier de Relieur.



CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue St. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—  
Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—AUSSI:—  
Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

### VIN DE CHOIX.

A VENDRE, ARGENT COMPTANT.

2 doz. Madère Viné	1829	à 45s.
2 do do do	1836	à 30s.
6 do Sherry do	1839	à 30s.
3 do Goldo do	1840	à 25s.
12½ do Oporto do	1840	à 22s. 6d.
12 doz bouteilles de	Bierre Bridge's London	à 7s. 6d.
10 do Chopines do do		à 5s. 6d.

—AUSSI:—

Une Couchette en Fer avec Rideaux, Matelas, Couvertes et Tapis de toile cirée, complète \$30.

Chez M. PERREAULT, No. 25, Rue St. Gabriel, Bureau de l'Agence.

O. BEAUCHEMIN,

RELIEUR,

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

Bureau de l'Adjudant Général des Milices, }  
Montréal, 6 juin 1845. }

ORDRE GÉNÉRAL.

L'ORGANISATION de la Milice du Bas-Canada étant maintenant pendante, il a plu à Son Excellence le Gouverneur Général de dispenser de la Revue Annuelle d'icelle. Les Officiers Commandant les différents Bataillons et Compagnies du Corps sont, par conséquent, exemptés de remplir ce devoir le 29 juin, courant.

Par Ordre,

A. GUGY,  
Adjudant Général.

### AVIS A MM. LES CURÉS.

UNE PERSONNE désirerait trouver une place comme MAITRE-CHANTRE et INSTITUTEUR pour une ÉCOLE-MOÛLE.  
S'adresser à ce Bureau en donnant les conditions et le prix.

Un Instituteur marié, capable d'enseigner le Français et l'Anglais, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, etc. et même la langue latine, s'il était besoin, pouvant aussi remplir la charge de chantre, demande une place. S'adresser à ce bureau.

ON demande, pour le VILLAGE DE ST. JUDE, un INSTITUTEUR capable d'enseigner le Français, l'arithmétique, quelques notions d'Histoire et de Géographie. Il devra être muni de certificats de moralité. Un homme marié sera préféré. S'adresser à M. le CURÉ de St. Jude.

## PROSPECTUS DE LA PUBLICATION D'UNE NOUVELLE Carte Géographique DU CANADA

ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.

PAR  
JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1840.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Edouard, avec en outre une grande section des Etats limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des Etats-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY  
Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, } FRÈRES.  
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, }  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, }